Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 41 (1933)

Heft: 2

Artikel: Maladies nouvelles

Autor: Bouquet, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-973674

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Maladies nouvelles.

M. Charles Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur de Tunis et membre de l'Académie des Sciences, n'est pas seulement un grand savant connu du monde entier, mais aussi un philosophe de haut rang et un excellent écrivain. C'est dire l'intérêt qui s'attache à tout livre signé de lui surtout lorsqu'il veut bien, comme dans celui qu'il vient de publier, nous confier ce qu'il pense sur l'objet de ses recherches depuis tant d'années, les maladies infectieuses. Il y a dans ces pages une synthèse prenante de ce que nous pouvons savoir aujourd'hui de ces affections si multiples qui constituent à elles seules une grande part de la pathologie humaine ou plutôt de la pathologie tout court. J'ai lu ce volume avec un intérêt soutenu depuis la première page jusqu'à la dernière et c'est ce qui attend tous ceux qui auront l'occasion de l'ouvrir.

Parmi les nombreux sujets abordés par ce volume, il en est un sur lequel je demande — en m'excusant de la liberté grande — à présenter quelques observations. Il s'agit des maladies nouvelles que M. Nicolle estime pouvoir, sinon devoir naître dans l'avenir. Pour bien situer le problème, je crois utile de résumer en quelques lignes les conceptions de l'auteur.

Les maladies infectieuses sont dues à des microbes. Ceux-ci ont d'abord été des saprophytes qui vivaient dans la nature sans nuire en rien, tout au moins, aux êtres de la série zoologique. Un beau jour ils ont pénétré dans un organisme de cet ordre grâce à un traumatisme d'une espèce quelconque; la plupart du temps ils en ont été pour leurs frais, mais s'ils avaient affaire à un être dont les fonctions naturelles de défense étaient en fléchissement, ils en ont profité: ils se sont adaptés à ce milieu nouveau et cette adaptation, c'est ce que l'on appelle la virulence.

Le plus souvent, les dommages en demeurent là: l'individu mort, le microbe meurt avec lui et son espèce n'en est pas plus riche. Cependant si, au bout d'un certain nombre de générations, les faits se répétant, la transmission d'un être infecté à un autre est réalisée (c'est ainsi, je pense, qu'il faut comprendre les «chaînes» dont parle M. Nicolle), l'adaption est définitivement réussie et une maladie nouvelle est née.

L'auteur admet que les saprophytes sont innombrables dans la nature, qu'ils cherchent inlassablement à augmenter leurs chances de perpétuer leur vie et que, par conséquent, il y en aura d'autres qui réussiront ce que peu d'entre eux ont mené à bien dans le cours des siècles passés. C'est ainsi qu'on peut compter sur la naissance de nouvelles maladies.

M. Nicolle est, on le voit, un redoutable prophète. Nous avions bien assez de nos maux actuels sans envisager ceux qui peuvent encore fondre sur nous. Théoriquement cette éventualité, telle qu'il la prévoit, est évidemment possible et il peut sembler, au premier abord, qu'il n'y ait que peu de raisons pour que le phénomène qui est dans son hypothèse (le mot est de lui) à la base de l'infection ne se reproduise pas de nouveau si des circonstances analogues reparaissent une fois de plus. Cependant ne peut-on pas plaider aussi une autre thèse et trouver des arguments qui nous démontreraient que nous n'avons, à cet égard, que peu de motifs de crainte?

Sans doute n'est-il pas prudent de s'appuyer trop fortement, pour étayer cette plaidoirie, sur l'argument historique. On peut trouver, cependant, que l'auteur en fait trop bon marché. Certes les relations d'anciennes épidémies sont souvent trop vagues pour que l'on sache exactement à quoi elles se rapportent. Il en est ainsi, par exemple, de la fameuse peste d'Athènes. Il n'en est pas moins vrai que si l'homme avait observé soudain une épidémie nouvelle — assez intense, bien entendu, pour frapper les esprits — il en resterait une trace dans les écrits des siècles passés. Or nous ne trouvons rien de semblable dans les archives de l'humanité. Toutes les fois, même dans les temps les plus récents, que nous avons cru nous trouver en face d'un mal inédit, il a été démontré qu'on l'avait déjà observé jadis ou qu'il n'était qu'une modification de maux connus autrefois. Rappelez-vous l'encéphalite épidémique dont on a trouvé des récits anciens et notamment une observation du vieux Camerarius, et l'alastrim dont il est à peu près démontré qu'elle n'est qu'une variole atténuée.

Il y eut, évidemment, des maladies qui à partir d'une certaine date furent nouvelles pour un pays donné et la syphilis, importée d'Amérique au XVIe siècle, est du nombre. La fièvre de Malte a conquis de nouveaux territoires depuis sa découverte, mais ce ne sont pas là des maladies nouvelles pour l'humanité puisqu'elles étaient déjà connues autre part. On a vu parfois une maladie réservée jusque-là une ou quelques espèces animales s'acclimater dans une autre: ce n'est pas là encore que l'on peut appeler une nouveauté. Au même titre, si l'homme contracte une affection qui n'avait été observée encore que chez les animaux, ce sera une extension du champ d'action de cette maladie, ce ne sera pas pour elle une naissance.

Passons maintenant, si l'on veut bien, aux expériences de laboratoire qui ont évidemment une valeur plus démonstrative et qui possèdent, on le comprend sans peine, les préférences de M. Nicolle. Je vois, en le lisant, qu'on a réussi à rendre sa virulence à une espèce microbienne qui l'avait perdue. Soit, mais ce n'est pas que chez quelques individus et dans des conditions artificiellement créées que cette virulence a retrouvé son intensité et nous ne pouvons pas plus considérer cela comme une nouveauté que les différences de gravité de la syphilis ou de la goutte suivant les contrées ou les époques.

Les expérimentations du laboratoire possèdent une diversité extrême. Elles font naître des conditions de milieu d'une telle multiplicité que nous pouvons bien estimer qu'elles dépassent les possibilités de la nature et que l'ingéniosité humaine va au delà de ce que réalisent les forces naturelles. Cependant, malgré tant de subtilité appliquée à transformer la biologie des microorganismes, nous n'avons jamais réussi à créer, même dans ces conditions si spéciales, une maladie nouvelle. Bien plus, M. Nicolle reconnaît que nous devons nous avouer impuissants jusqu'ici — ce n'est qu'un exemple — à réaliser l'adaptation de l'hématozoaire du paludisme à un autre insecte que l'anophèle. Enfin — et c'est ici que la chose devient particulièrement saisissante — tous les artifices des laboratoires ont échoué quand on a tenté, grâce à eux, de rendre pathogène un simple saprophyte.

N'est-il pas permis de conclure de ces faits négatifs, que, pour qu'un microbe devienne virulent, il est indispensable qu'il possède certaines propriétés, sur

lesquelles je serais bien en peine de fournir la moindre précision, qui n'existent que chez lui et chez eux qui ont réussi la même transformation, que l'adaptation d'un saprophyte au parasitisme animal n'est pas à la portée de tous, que tous les saprophytes, en un mot, ne sont pas aptes à donner des races pathogènes? S'il en est ainsi, ne peut-on soupçonner que, au cours des millénaires qui se sont écoulés depuis l'apparition de la vie à la surface du globe, toutes les transformations de ce genre ont été tentées? Les saprophytes sont légion dans la nature, les animaux susceptibles de les accueillir sont également très nombreux. Il est admissible que toutes les conditions de rencontre des uns avec les autres, de pénétration des uns dans les autres, d'adaptation enfin, ont été réalisées à un moment donné. De ces tentatives, les unes ont réussi, les autres non. Quelle chance reste-t-il pour que les espèces qui ont échoué aboutissent ultérieurement à ce qu'on pourrait appeler leur victoire?

Je sais bien que Rémy de Gourmont a émis l'avis que la Nature n'est qu'un vaste laboratoire d'essais et il ajoutait que quelques-uns de ceux-ci sont démentiels. Je n'ignore pas que l'apparition des premiers cristaux de glycérine a été le fait d'un hasard, d'une rencontre de conditions qui ne s'était jamais produite et ne s'est jamais renouvelée. Cependant nous avons découvert, depuis ce fait fortuit, le moyen de faire cristalliser la glycérine et le laboratoire a trouvé un procédé pour reproduire ce qu'avait fait la nature dans des circonstances mystérieuses. Au point de vue microbiologique, nous avons vu où s'arrêtent, jusqu'ici, ses possibilités.

La naissance de maladies nouvelles est une hypothèse plausible si l'on suppose qu'à un moment donné les hommes, les animaux, les microorganismes varieront, au cours des siècles futurs, dans leur structure, leur composition tissulaire ou humorale, dans leurs conditions biologiques en un mot. Auquel cas, nous serons, à proprement parler, dans un autre monde qui pourra avoir ses maladies que celui-ci n'avait pas connues. Il ne s'agirait plus des êtres vivants actuels.

Je me souviens d'une conférence que présidait Alexandre Ribot et au cours de laquelle Albert Robin montra que le médecin est un «homme on ne peut plus désintéressé, puisqu'il passe le plus clair de son temps, en qualité d'hygiéniste, à faire disparaître les maladies qui constituent son gagne-pain». A cette affirmation, l'homme d'Etat répondit par une boutade: «Je me rassure, dit-il, docteur, si les maladies disparaissent, vous en trouverez bien quelques autres». Eh bien n'en déplaise à la mémoire du ministre, le médecin est jusqu'à présent bien incapable de faire naître une maladie nouvelle. Est-ce manquer de respect à la nature de juger qu'elle ne nous a pas démontré encore qu'elle fût à cet égard plus habile que le savant?

Je m'excuse encore auprès de M. Nicolle des objections que je viens de poser à sa thèse. Il est possible — et même probable — qu'elles pèchent par beaucoup de points. J'ai seulement laissé errer mon esprit sur l'un des sujets qu'il a si magistralement traités. Ceci démontre seulement que son livre est de ceux qui forcent à réfléchir et ce n'est pas, au temps présent, une qualité qui soit des plus banales.

Dr *Henri Bouquet.*